

priaient Dieu de lui rendre son enfant. Mais toutes ces idées se dissipèrent aussitôt ; et une seule, une unique, une ardente, immuable, chassa toutes les autres, l'honneur d'Alice ! toute son énergie lui revint ; il n'avait plus de faiblesse, plus d'inquiétude ; dans cette pensée il puisa une nouvelle force ; pendant dix ans il avait vécu pour Alice, il se sentait le courage de mourir pour elle.

Il demeura plus d'une heure absorbé dans ses méditations, puis il regarda sa montre, se rappela que le lendemain il se rencontrerait avec le jeune comte, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir d'un paisible sommeil.

Le lendemain, il entendit frapper à sa porte.

Il eut honte d'être surpris à cette heure au lit par l'homme qui venait sans doute le chercher pour l'emmener près du comte ; il se leva en toute hâte, s'habilla rapidement et courut ouvrir.

Son étonnement fut grand ; car au lieu de l'homme qu'il attendait, il trouva Alice.

— Vous ici ! dit-il.

— Moi, répondit la jeune fille.

— Mais par quel hasard ?

Alice poussa doucement la porte, entra, puis fit signe à Enrich de refermer la porte ; il lui obéit en silence, attendant qu'elle se fût expliquée. La jeune fille s'assit sur un fauteuil, attira son ami près d'elle, et le regardant avec des yeux où brillait l'amour :

— Écoutez-moi, dit-elle.

Enrich s'assit.

— Ce n'est point un hasard qui m'amène ici, c'est ma volonté, en le faisant j'ai su ce que je faisais.

— Mais vous vous compromettez ?

— Je le savais avant de franchir le seuil de cette maison, je le savais avant que des regards curieux m'eussent examinée attentivement, et avant que les gens de cette auberge se fussent parlé à voix basse ; oui, je le savais, et cependant je suis venue.

— Mon Dieu ! pensa Enrich, aurait-elle appris que ce matin, malgré ma promesse d'hier, je dois me rencontrer et me battre avec le comte Arthur de Morand ?

L'émotion, la crainte, lui coupèrent la parole, et il résolut d'attendre que mademoiselle Warner se fût complètement expliquée.

La jeune fille continua avec une douceur ineffable de voix et de regards :

— Oui, Enrich, je savais tout ce que l'on penserait de ma visite, et tout ce qu'on pourrait en conjecturer ; mais je vous aime mieux que mon honneur, et j'ai bravé tout ce que l'on pourrait dire. Il était convenu entre nous que nous partirions aujourd'hui même, et tout est prêt pour notre départ. À dix heures une voiture viendra nous prendre, à dix heures nous quitterons cette ville, d'où j'emporterai de bien tristes souvenirs, et nous retournerons en Allemagne, où votre amour me dédommagera de tout ce que j'ai souffert ici.

En écoutant ces paroles, le visage d'Enrich devenait pâle ; il prit la main d'Alice.

— Alice, lui dit-il, nous ne pouvons partir encore.

— Et qui nous empêche, mon ami ?

J'avais pensé, reprit le jeune homme, que nous ne

partirions d'ici qu'époux, et je persiste dans cette résolution, car votre réputation l'exige.

Alice lui sourit délicieusement.

— Et si j'avais prévenu votre pensée, interrompit-elle : si j'avais été au-devant de vos désirs, si ce que vous attendiez de l'avenir, je vous l'offrais maintenant, enfin si nous ne devions quitter cette ville que lorsqu'un prêtre aurait béni notre union, résisteriez-vous encore ?

En ce moment l'heure sonna, et Enrich prêtait l'oreille avec avidité et comptait avec angoisse ; Alice s'aperçut de sa préoccupation, mais elle s'arma de courage et feignit de n'avoir rien remarqué.

— Huit heures ! murmura-t-il.

Et il écouta encore.

Mais aucun son ne vint plus frapper son oreille ; il respira librement alors ; on eût dit sa poitrine débarrassée du poids qui l'accablait ; il se rapprocha d'Alice, et lui prenant la main.

— Alice, lui dit-il gravement, cette proposition que vous venez de me faire m'aurait en tout autre temps comblé de bonheur, car Dieu m'en est témoin, depuis que je vous connais, et il y a longtemps de cela, je n'ai eu qu'une pensée, je n'ai formé qu'un désir, je n'ai songé qu'à une seule chose, à devenir votre époux : cette félicité suprême, vous me l'offrez ; et, malheureux que je suis ! je dois vous répondre aujourd'hui par un refus, oui, par un refus, Alice.

— Vous m'aviez cependant promis hier de ne pas vous battre, reprit doucement la jeune fille ; j'ai cru à votre promesse comme à votre amour ; vous me trompiez.

Enrich sentit son cœur défaillir, il essaya de dissuader Alice ; mais quand celle-ci répondit :

— Oui, vous devez vous battre.

— Eh bien ! j'en conviens, murmura Enrich : oui, je me bats aujourd'hui, et aucune puissance humaine ne pourra me détourner de ma résolution : elle est irrévocablement prise.

— Savez-vous si je veux vous en détourner ? dit Alice : savez-vous si moi aussi je ne comprends pas votre sublime dévouement, si je ne m'y résigne pas ? Enrich, continua-t-elle, je ne veux ni ne prétends vous empêcher de vous battre ; mais ce que je veux, mon ami, c'est vous nommer mon époux ; le destin qui nous a déjà séparés, peut nous séparer encore, et cette fois ce serait pour toujours, car dans ce combat d'homme à homme vous pouvez mourir, et je ne veux pas que vous mouriez avant de vous avoir pressé sans crime sur mon cœur, avant de vous avoir dit combien vous m'étiez cher, avant de vous avoir prodigué tous les noms que ma tendresse a rêvés pour vous. Eh bien ! me refuserez-vous ? c'est du bonheur que je vous offre, un court bonheur, Enrich, et que votre mort détruira à peine commencé ; mais enfin je veux que vous soyez heureux pendant le peu de temps que vous passerez peut-être près de moi.

Enrich la regarda avec délire.

— Venez, reprit la jeune fille.

Elle chercha à l'entraîner.

— Mais où donc ? dit Enrich.

— Venez, répéta Alice.

Et ils sortirent.

Une demi-heure après ces choses, deux personnes